



Entretien avec Isabelle Autissier



→ Navigation en Géorgie du Sud, en 2005.
© DR

RESPIRATION Ingénieure agronome de formation, Isabelle Autissier a été, en 1991, la première femme à mener à son terme un tour du monde à la voile en solitaire en compétition. Témoin rare et sensible, au fil de ses odyssees océaniques, de la dégradation de la biodiversité sur la planète, elle s'est résolument investie dans sa protection. Elle a ainsi assuré la présidence du WWF France de 2009 à 2021, et en est encore présidente d'honneur. En 2025, elle a accepté de s'engager comme présidente du Comité d'orientation de l'OFB.

La protection de la biodiversité, un chemin difficile et nécessaire

Vous êtes aujourd'hui présidente du Comité d'orientation de l'OFB (depuis juin 2025). Pour quelles raisons avez-vous accepté cette mission ?

Je connaissais déjà un peu l'établissement pour avoir été auparavant membre du Conseil d'administration de l'Agence française pour la biodiversité (AFB). Je trouve la structure du comité d'orientation particulièrement intéressante et je ne connais pas d'équivalent dans d'autres organismes. C'est un lieu qui rassemble des personnes d'horizons divers et qui a une approche prospective,

capable de faire émerger des points de vue et des idées nouvelles. Aux côtés du conseil d'administration et du conseil scientifique, nous jouons un rôle original. C'est aussi un peu de travail supplémentaire... surtout lorsqu'on en assure la présidence !

Les missions traditionnelles de l'OFB – police, gestion d'aires protégées, actions de terrain – n'ont pas besoin de nous, elles sont bien établies et fonctionnent très bien. En revanche, ces questions de prospective sont très importantes. La place de la biodiversité dans la société est une question large, directement liée au travail de l'OFB,

Changer

mais qui reste en suspens. Comment le sujet de la biodiversité est-il vécu au quotidien ? Comment en parler aux citoyens ? Que comprend-on réellement de ce qu'est l'OFB ? Comment chacun peut-il s'engager ? Ces réflexions interrogent aussi notre rapport à l'animal, ainsi que notre histoire en tant qu'êtres humains au sein de la biodiversité. Cela touche également à des enjeux de santé. Autant de questions qui se croisent et dépassent largement les seuls sujets des espaces et des espèces...

Parmi ces réflexions sur l'évolution de la société et de ses attentes, quels sont les sujets que vous aimeriez mettre en avant ?

Il me semble que la question du lien entre l'être humain et l'animal est en train d'évoluer profondément. Même s'il reste encore un long chemin à parcourir, nous sommes progressivement en train de nous éloigner de l'idée de l'homme « maître et possesseur de la nature » et de la vision de l'animal réduit à une simple ressource. Or, c'est une approche qui a profondément marqué les sociétés occidentales européennes depuis deux ou trois siècles. Cette conception de l'animal dépourvu d'émotions, incapable de souffrir, assimilé à une machine, est en train d'être remise en question et, personnellement, je trouve que cet axe de réflexion est très intéressant.

→ Isabelle Autissier
au Groenland
en 2017.
© DR



En parallèle, nous nous intéressons à un deuxième sujet : nous constatons qu'une multitude d'initiatives émergent. Certaines sont très locales, d'autres sont sectorielles et nous souhaitons comprendre ce qui se met en place sur le terrain, comment les acteurs s'organisent, comment les dynamiques collectives naissent et comment les initiatives perdurent. Nous essayons ainsi de comprendre les facteurs qui favorisent le succès des implications citoyennes et les enseignements que nous pouvons en tirer : qu'est-ce que ces expériences peuvent apporter aux agents de l'OFB dans leur travail quotidien et dans leurs actions ?

Après avoir eu le vent en poupe, certaines préoccupations environnementales sont aujourd'hui malmenées et l'OFB, notamment, en fait les frais. Quel regard portez-vous sur ces changements de cap ?

Il y a un cadre politique général qui va de l'élection de Donald Trump aux débats que nous avons aujourd'hui en France et en Europe. On a vraiment avancé sur les questions environnementales dans une marche en avant de plus en plus affirmée. Or cette marche en avant est aujourd'hui ralentie et, dans certains cas, on observe même des reculs. À mon sens, il y a plusieurs raisons à cela.

Sur le sujet de la biodiversité, je pense que l'ancrage n'est pas encore suffisamment fort. Ce qui n'est pas le cas, d'ailleurs, pour la question du climat. Pour beaucoup de personnes, la biodiversité se résume encore aux oiseaux dans les jardins. Elles n'ont pas conscience d'en faire partie ni conscience des bienfaits que la biodiversité leur procure. Le lien reste fragile et peut facilement se dégrader.

Il y a aussi des visions politiques extrêmement organisées, portées par certains acteurs qui politisent ces questions à l'extrême, comme si la biodiversité avait un parti. Et ces discours ont plutôt le vent en poupe en ce moment. Pourtant, une biodiversité en bon état, ce sont

Une biodiversité en bon état, ce sont aussi des personnes en bonne santé et donc, au fond, plus heureuses...

Nous travaillons également sur deux chantiers récemment engagés. Le premier porte sur la question des récits : comment parler de biodiversité aux citoyens ? Comment adapter notre discours en fonction des publics, mais aussi en fonction des secteurs d'activité ? Les attentes et les préoccupations ne sont pas les mêmes selon que l'on est artisan, habitant d'un centre-ville, résident d'un quartier prioritaire, d'une zone rurale... Il faut vraiment s'assurer que tout le corps social comprend l'importance de la biodiversité, mais avec des mots qui soient les siens. Dans certaines situations, un discours scientifique, précis et argumenté est indispensable. Mais ce n'est pas nécessairement ce qui permet de toucher le grand public. Si nous voulons susciter une adhésion au travail de l'OFB et encourager la mobilisation, il faut que les discours s'inscrivent dans un récit auquel les personnes peuvent se rattacher, relié à leur expérience, à leur vécu. Ce récit peut parler aux émotions comme à la réflexion. Il peut prendre appui sur un métier, des habitudes de vie ou des expériences personnelles. L'essentiel est que chacun puisse établir un lien concret entre la préservation de la biodiversité et sa propre réalité.



combats qu'a menés l'humanité, il est difficile d'en trouver un seul qui ait été facile. Il y a toujours eu des avancées, des reculs, des moments de lutte. C'est le propre de toute société humaine.

Est-ce que c'est cet esprit de persévérance qui vous a guidée à la présidence du Fonds mondial pour la nature France (WWF) de 2009 à 2021 ? Quels faits marquants retenez-vous de cette période ?

Cela fait dix-huit ans que je travaille aux côtés du WWF dont, en effet, douze ans comme présidente. Même si aujourd'hui, et depuis trois ans environ, c'est difficile, nous avons marqué beaucoup de points, que ce soit sur le sujet de la biodiversité ou du climat. Nous avons mobilisé les gens autour de nous, nous avons fait bouger les politiques publiques, ou organisé des politiques sectorielles. Par exemple, il y a une dizaine d'années, le chantier important de la finance verte a été mené à bien. Une de nos spécialités est de travailler avec les entreprises et beaucoup d'avancées ont été réalisées dans ce domaine.

J'ai toujours eu le sentiment que tout cela est un chemin. On ne peut jamais dire un jour que « c'est gagné » ou que « c'est perdu », ce ne sont pas des expressions qui sont dans mon vocabulaire. Je pense que quoi qu'il arrive, on avance sur un chemin malgré les obstacles à contourner. Par ailleurs, si vous revenez vingt ans ou trente ans en arrière et que vous regardez où en était la société en matière de lois, de prise de conscience, d'initiatives à tous les niveaux, vous vous rendrez compte que beaucoup de choses ont été réalisées et que nous n'avons pas travaillé pour rien ! En parallèle, en effet, nous avons entamé une course de vitesse, car la dégradation de la biodiversité s'accélère. Mais imaginez que ni le WWF, ni l'OFB, ni aucun mouvement environnemental n'aient été là, nous n'en serions pas du tout au même point...

aussi des personnes en bonne santé et donc, au fond, plus heureuses...

Je crois par ailleurs que, comme pour le climat, les premiers pas sont souvent les plus faciles. Puis, on arrive à des étapes complexes qui demandent davantage d'organisation, de coordination et des changements importants dans les modes de vie. Il faut mobiliser plus de moyens et c'est là que les choses commencent à coïncider. Si le lien avec la biodiversité n'est pas assez fort, individuellement comme collectivement, les résistances prennent le dessus.

Enfin, certains acteurs n'ont tout simplement pas intérêt à ce que les choses changent. Il peut s'agir d'intérêts économiques et alors, la mobilisation est forte pour empêcher que la dynamique se poursuive.

Malgré ces difficultés, comment continuer à garder la motivation pour agir ?

En questionnant les gens autour de soi, on se rend finalement compte qu'ils aiment tous la nature... La nature n'a pas quitté l'esprit ni le cœur des gens. C'est extrêmement puissant et c'est un atout majeur.

Par ailleurs, ce combat est indispensable : on ne peut pas s'arrêter. Nous avons absolument besoin de la biodiversité. En conséquence, il faut faire évoluer sa stratégie, adapter son discours et trouver les moyens de surmonter les obstacles.

C'est aussi dans ces moments que peuvent s'exprimer toutes les solidarités entre les acteurs : l'OFB, mais aussi les nombreuses associations ou collectivités locales très engagées. Que fait-on dans la vie devant une difficulté ? On resserre les liens : il faut faire la même chose... Rien n'a jamais laissé penser que cela se ferait facilement ou que les choses s'amélioreraient d'elles-mêmes. La période actuelle est un peu difficile, mais si on repense aux grands

Vous avez passé une partie de votre vie en mer. Cette vie de navigatrice vous permet-elle un regard et une mise en perspective spécifiques au sein de vos engagements sociétaux ?

Tout d'abord, la mer est le lieu où je me ressource : c'est là que je me sens pleinement dans la nature ; il est difficile de faire mieux ! J'y retrouve un sentiment fort d'appartenance à la planète avec une dimension sensible et sensuelle également. J'aime le mouvement de la mer, son odeur et son bruit.

La navigation développe également ce sentiment que tout se passe bien en mer lorsque l'on s'adapte à la mer. Dans une stratégie maritime, il faut d'abord regarder ce que l'on a autour de soi, puis essayer de le comprendre et enfin s'adapter. Ce sont trois phases indispensables pour bien naviguer et faire face aux problèmes. Alors effectivement, c'est une vision qui m'est devenue naturelle et que j'essaie de transposer quand je suis à terre : s'adapter à ce que la nature nous propose. Car faire l'inverse, c'est-à-dire vouloir adapter la nature à nos envies, ne fonctionne pas... ■

PROPOS
RECUEILLIS PAR
Bénédicte
de la Guérivière